

MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

— Oh ! non, Madame, dit-il enfin, tête basse, je vais emporter ma chaîne et j'attacherai mon bateau au premier arbre venu.

Cette réponse parut désappointer la vieille dame ; évidemment ses intentions étaient amicales ; ne savait-il pas le comprendre !

— Pourquoi ?... demanda-t-elle encore, presque timidement, ce serait si simple de le ramener ici !... Craignez-vous de me rencontrer ?...

Et, voyant qu'il hésitait :

— Je vous promets de n'avoir plus peur de vous, reprit-elle plus gaiement ; d'ailleurs, je viens rarement ici, et jamais le matin, ainsi vous n'avez pas à vous occuper de moi... nous ne pourrions nous gêner mutuellement ; qu'en dites-vous ?...

Pierre accepta, naturellement, et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde...

Quand, du milieu de la rivière, il se retourna pour saluer encore une fois Mme Audran, elle était debout au bord de l'eau, penchée en avant, pour le voir de plus loin... Les plis noirs tombaient lourdement autour d'elle, cependant Pierre ne retrouvait plus sa première impression... Elle souriait gaiement et ses yeux s'animaient en suivant le petit bateau qui filait droit comme une flèche, sous la poussée énergique du rameur.

Comme il allait disparaître au premier coude de la rivière, Pierre leva en riant sa pagaie ; elle répondit à ce salut final en agitant son mouchoir ; puis, immobile, elle écouta un instant encore le bruit de sa rame et, pensant tout haut :

— Il est heureux !... murmura-t-elle les mains jointes, il est heureux !... c'est l'image de la force, de la santé, on sent en lui la joie de vivre !... Ah ! ma solitude ne sera plus triste... son sourire seul est un bonheur !

Elle remontait le petit sentier, tout en parlant, et son pas devenait ferme et rapide, mais arrivée devant le perron où Pierre l'avait trouvée en arrivant, elle s'arrêta suffoquée, haletante et, se retournant, elle regarda longuement autour d'elle. Alors, peu à peu, son exaltation parut se calmer ; ses yeux redevinrent humides, ses mains retombèrent devant elle dans un geste découragé :

— Pauvre petit ! dit-elle tout à coup, la voix changée.

Elle rentra lentement dans la maison et vint s'asseoir à une table couverte de livres et de papiers... sa table de travail... mais elle y resta inactive, l'air soucieux ; puis, sortant enfin de ses tristes réflexions :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, pourquoi... pourquoi n'est-il pas à moi !...

III

Pierre est consolé !

Sa Chanterie est à lui presque autant qu'autrefois ; avec un heureux mépris des convenances, il en a repris possession. Ses engins de pêche sont à leur ancienne place, sous le hangar, chaque matin le bateau est détaché du poteau, puis ramené à son port : Pierre circule tout à l'aise le long de la rive et du petit sentier, voire même à travers la pelouse. Mme Audran ne l'a pas trompé ; cet agréable état de choses dure depuis huit jours et il ne l'a pas aperçue une seule fois, même de loin ; jamais locataire ne s'effaça si discrètement !

Pierre en est réellement touché, si touché qu'il a pris ce matin, en rentrant aux Fougerets, une très louable résolution.

— C'est très gentil de sa part ! conclut-il enfin, chaleureusement ; aussi je tiens à l'en remercier ; j'irai un jour... dans l'après-midi... expressement pour lui faire une visite.

Et comme le tuteur se permettait un sourire.

— Oui, reprit-il avec force, une visite !... Tu peux rire, j'irai... tiens aujourd'hui même !

— Moi aussi !

A cette exclamation inattendue Pierre, tressauta, l'œil arrondi, ne riant plus.

— Pourquoi pas ?... répondit-il tranquillement au regard incrédule de Pierre ; réflexion faite, c'est convenable, sinon amusant... Je serai convenable... Une fois n'est pas coutume ! Nous irons ensemble et tu me présenteras à ta vénérable amie.

Mais la moitié seulement de ce vertueux projet s'effectua ce jour-là.

Vu la solennité de la circonstance, Pierre et son tuteur se présentèrent à la grande porte d'entrée, mais ils n'allèrent pas plus loin... cette porte leur resta fermée.

Leur coup de sonnette provoqua dans la maison une minute d'effarement ; un conciliabule se tint, rapide et troublé, entre la maîtresse et la suivante, aussi émues l'une que l'autre ; puis, retenant son souffle, la maîtresse se fit toute sa petite, dans un coin, pendant que la suivante entr'ouvrait la porte pour répondre aux visiteurs, de son ton le plus rogue, que "Madame ne recevait pas."

Sur quoi, et cachant mal la satisfaction que lui causait cette agréable nouvelle, Guillaume Faverge, empressé, lui tendit sa carte et celle de son pupille, et retourna sur ses pas, ravi, dit-il, de la façon dont s'arrangeait la chose.



Mme Audran lui fit escorte tout le long du sentier. — Page 186, cel. 3

— Insociable !... murmura-t-il, c'est une perle, en vérité ! Je la redoutais déjà, hebdomadaire aux Fougerets pour le bézigue de tante Paule... tante Paule y comptait presque, mais...

— Rien n'est encore perdu, risqua Pierre, vexé de voir traiter si légèrement sa "vénérable amie". Tante Paule n'a pas tenté la chance.

— C'est juste, dit Guillaume avec un sourire de bon-humeur, la sainte dame peut repousser les avances d'un sacrifiant tel que moi et accepter celles d'une honnête personne comme tante Paule. N'importe, quel qu'un m'a desservi, sans doute, auprès de cette vieille Barbe-Bleue qui remplit les fonctions de Concierge... Triste chose, décidément, qu'une mauvaise réputation !

Cette réflexion mélancolique n'attrista pas longtemps Guillaume, cependant, un bruit de roues sur le chemin lui fit tout à coup dresser l'oreille.

— C'est le grand Piogé, dit vivement Pierre, qui écoutait aussi, je reconnais le trot de son cheval.

Au même instant une voix forte les héra de loin ; le grand Piogé les avait aperçus du haut de son siège.

— Viens-tu ?... cria-t-il avec entrain à son camarade ; Guerche et Dubars m'arrivent aujourd'hui ; je vais les chercher à la gare.

Et retenant son cheval avec peine :

— Monte, reprit-il, tu dînerez avec nous et après... partie monstre ! Dubars est en fonds dans ce moment.

Sur cette dernière information Guillaume, qui avait hésité d'abord, sauta en voiture sans plus tarder.

Pierre les regardait du bord de la route.

— Eh bien ! cria-t-il sans façon, et moi ?...

Piogé, qui allait partir, se retourna en riant :

— Viens diner aussi, dit-il, tu ramèneras Guillaume dans ta charrette.

Cet arrangement n'obtint pas l'approbation du tuteur, il fit tout bas une observation que Pierre n'entendit pas, mais qu'il comprit sans doute, car il échangea avec le grand Piogé un sourire d'intelligence.

— C'est entendu ! dit-il.

Et, sans tenir compte, le moins du monde, d'un mouvement de contrariété que faisait son tuteur.

— A ce soir ! cria-t-il, haussant encore le ton.

Comme la voiture s'ébranlait, Pierre surprit de nouveau un murmure mécontent de Guillaume, puis la voix indiscrete du grand Piogé arriva jusqu'à lui.

— Laisse donc ! répondait-il avec insouciance, il est en vacances ; veux-tu tenir maintenant, comme une nonne un gaillard élevé comme tu as élevé celui-là !

Guillaume resta silencieux ; que répondre à cela en effet ?

Il avait dirigé à sa façon, qu'il trouvait bonne, naturellement, l'enfant dont il était devenu le tuteur, et le résultat, aujourd'hui, était bien ce qu'il devait être !

Élevé sans mère, et par des étrangers, Pierre n'avait jamais connu ces mille caresses qui, d'ordinaire, rendent si douce aux enfants la vie dans la famille. Il n'avait jamais été choyé et dorloté, mais, en revanche, rien n'avait été négligé pour son éducation physique. A huit ans, il montait déjà son poney, ou bien l'attelant lui-même à sa petite charrette il circulait tout seul dans les allées du bois ; à dix ans il nageait comme un poisson dans la petite rivière qui, d'un côté, limite les Fougerets, et se construisait à grands renfort de fagots et de vieilles planches, des radeaux qui, tout imparfaits qu'ils étaient, lui donnaient, en attendant le skiff, un avant-goût des plaisirs du canotage. Il s'ébattait donc librement aux Fougerets, tous les genres de sport, le plus souvent défendus aux garçons de son âge, y étant non seulement permis, mais encouragés par principe et, sous ce rapport, au moins, il avait été le plus heureux et le plus gâté des pupilles. Ensuite, étaient venues les leçons d'escrime, puis le tir au pistolet, la pêche, la chasse, etc.

Ce beau système avait fait de Pierre un joyeux vivant, doué d'un superbe appétit, de muscles infatigables, d'une hardiesse que rien ne déconcertait et d'une insouciance qui n'avait d'égale que celle de son tuteur... son maître et son modèle.

Les amis de Guillaume étaient ses amis ; ce petit homme de quinze ans, en état de leur tenir tête partout, comme un vieux sportsman, les amusait et les intéressait d'autant plus que presque tous avaient pris une part plus ou moins directe (et plus ou moins heureuse, aussi) à son éducation.

Pierre ne rêvait rien de mieux que la vie telle qu'on la menait aux Fougerets ; par malheur un Conseil de famille généreux et tracassier était venu tout gâter. Il fit entendre, un beau jour, au pauvre tuteur bien intentionné cependant, que cette brillante éducation péchait par certains côtés ; que le grec et le latin, par exemple, y avaient la part trop petite, que les leçons du bon curé de Fleury, irrégulièrement prises et souvent écourtées, allaient devenir insuffisantes pour un si grand garçon ; que, trop longtemps déjà, ce grand garçon avait eu la bride sur le cou, et qu'il était temps enfin, dans l'intérêt du pupille, d'adopter de nouvelles mesures.

C'est à la suite de cette intervention, et pour couper court à d'ennuyeux démêlés, que le pupille peu reconnaissant, fut expédié un beau matin, avec armes et bagages, dans un collège de Paris, où il conquiert du premier coup l'amitié de tous ses camarades et, en